

cation. Avant de juger, on devrait aussi se demander comment nous traitons les autres minorités. Est-ce qu'on pense par exemple aux Romanches?

**Roger Golay**

Conseiller national (MCG/GE), 65 ans  
«Je comprends 20 à 30% de ce qui est dit en allemand. Ça me permet de me débrouiller. Au Conseil national, en plénum, il y a la traduction simultanée. Là où c'est plus compliqué, c'est en commission. Je m'en sors en étudiant à fond les dossiers avant les séances. Mais j'interviens à chaque fois en français, comme le veut d'ailleurs la tradition. Si on veut vraiment défendre les minorités, il faut accepter qu'elles s'expriment dans leur langue.»

À l'école, je me souviens de cours audio, où il fallait répéter ce que l'on entendait. Ça n'a jamais vraiment marché. D'ailleurs, la méthode a été abandonnée depuis.

À l'exception de quelques bilingues, nombreux sont les élus fédéraux qui ne parlent que leur langue. Pour moi, il y a une hypocrisie manifeste à dire que chacun comprend l'autre. Si vous tentez de communiquer en français avec un élu alémanique, vous remarquerez tout de suite ses limites. Et inversement.

Mais le fait de se sentir suisse est bien plus qu'une question de langue. Et avec le développement de l'intelligence artificielle, il sera toujours plus facile de communiquer ensemble. On s'est privé, à l'époque, de politiciens brillants, parce qu'ils étaient francophones et ne maîtrisaient pas assez bien l'allemand. J'espère que cela ne sera plus un critère à l'avenir.»

**Margaux Seydoux**

Créatrice de contenu, 26 ans

«Je me souviens d'un mot appris en primaire, qui m'a toujours fait rire, je ne sais pas trop pourquoi: «Strumpfrose» (les collants). Je pense que ça me fait penser aux Schtroumpfs. En tout cas, je l'ai toujours bien retenu. Sinon, je ne parle pas très bien l'allemand et je trouve ça dommage.»

J'ai été invitée par l'armée suisse à vivre vingt-quatre heures comme des militaires. On a dormi sur place et on s'est réveillés à 5 h. C'était une chouette expérience, mais durant laquelle j'étais la seule à parler uniquement le français. Là-bas, tous les lieutenants et colonels parlent les deux langues, donc il n'y avait pas trop de soucis pour faire la traduction, mais je me suis rendu compte qu'ils le faisaient juste pour moi. Même si j'arrive à comprendre le sujet dont on parle en allemand, ça reste difficile pour moi d'y répondre.

Heureusement, dans mon métier de créatrice de contenu, il y a souvent des traductions possibles. Et lors d'événements en Suisse alémanique, où j'ai besoin de l'allemand, je m'en sors parce que j'ai l'anglais. Même si l'anglais peut être utilisé partout, le français et l'allemand font partie des langues nationales suisses, donc je pense qu'elles devraient être apprises en priorité par rapport à l'anglais.»

**Isabelle Chassot**

Conseillère aux États (Le Centre/FR), 60 ans

«J'ai cet avantage que ma maman est Autrichienne et que mes parents ont eu le souci de nous faire garder le lien avec la langue allemande. Nous avons passé toutes nos vacances au Tyrol, chez nos grands-parents.»

En primaire, je me souviens de la méthode intitulée «Wir sprechen Deutsch», qui n'était pas vraiment en phase avec le quotidien. Pour commander un café, par exemple, on devait appeler «Herr Ober». Mais per-

sonne ne dit ça! Ces souvenirs-là m'ont marquée. Raison pour laquelle j'ai toujours défendu l'idée que nous devions avoir des méthodes d'apprentissage en phase avec la réalité des enfants en priorisant la communication. À mon époque, on apprenait des longues listes de vocabulaire et des verbes irréguliers. Dans un pays plurilingue, il est beaucoup plus important de soigner les compétences orales sans craindre de faire des erreurs. C'est ce qui a été introduit dans les nouveaux programmes à l'école.

La maîtrise de l'allemand est une condition *sine qua non* à Berne, en tout cas dans l'Administration fédérale. Je pense que les Romands ont tendance à se sous-estimer en la matière. Ils s'en sortent, selon moi, mieux qu'il y a encore quinze ou vingt ans. Leur niveau est meilleur en allemand que celui des Alémaniques en français, leur maîtrise ayant régressé dans la même période.

Mon autre avantage, comme représentante d'un canton bilingue, est de comprendre également la plupart des dialectes alémaniques. D'ailleurs, mon mot préféré est: «Chuchichäschtli» (*ndlr: petit placard de cuisine*). J'aime tous ces sons un peu gutturaux!»

**Philippe Nantermod**

Conseiller national (PLR/VS), 41 ans

«J'ai appris l'allemand à l'école, banalement. J'étais assez mauvais, même très mauvais. Je n'en tire pas une grande fierté. J'ai eu cependant très vite un goût pour la culture littéraire allemande ou en allemand. Dürrenmatt, Hermann Hesse et Stefan Zweig demeurent des auteurs de chevet. Je les ai lus traduits, certes, mais aussi l'un ou l'autre de leurs textes en langue originale.»

Je dois paradoxalement reconnaître que les bases que j'avais apprises au collège m'ont beaucoup servi ensuite. L'allemand est facilement revenu dès que j'ai dû l'utiliser plus concrètement, pour mon travail. J'ai fait une année d'études de droit à Zurich. J'ai aussi eu une petite amie alémanique. Puis, l'été de mon élection au Conseil national, en 2015, j'ai pris quelques cours intensifs.

Je réalise que j'ai peu à peu appris l'allemand toute ma vie, d'une certaine façon. Aujourd'hui, ça ne va pas trop mal, je suis devenu «Kanal9 compatible», en tout cas, je peux participer à des débats en allemand. Je crois profondément à la formidable chance que représentent nos diverses langues nationales. Je souligne aussi que c'est l'allemand qui en est une, et pas les dialectes alémaniques. Pas plus en passant par l'anglais que par le switzerdütsch, je ne souhaite que l'on appauvrisse son enseignement.

Un mot préféré? Peut-être «Abstimmen!» que vient hurler notre vice-chef de groupe dans la salle des pas perdus du Palais fédéral, pour que l'on vienne voter. C'est un rappel à l'ordre qui fait aussi résonner la démocratie.»

Collaboration: Florent Quiquerez, Christophe Passer, Virginie Lenk et Simone Honegger



La langue de Goethe ouvre de nombreuses portes dans des domaines variés, comme la comptabilité ou le marketing. Getty Images

## Avec l'allemand en poche, vous décrochez un job illico

**Entreprises** Alors que les Alémaniques boudent le français, la maîtrise de l'allemand reste essentielle pour de nombreux postes en Suisse romande.

La professeure d'un collège privé vaudois entend souvent cette phrase lâchée par des parents d'élèves: «Sans l'allemand, je n'aurais pas le job que j'occupe aujourd'hui.» On aurait davantage imaginé l'anglais, à l'heure où la croissance économique se joue à une échelle planétaire. Une question se pose alors. Alors que le français perd en vivacité en Suisse alémanique, s'exprimer en allemand reste-t-il nécessaire pour un Romand cherchant à faire carrière?

Si l'on parle CV, la maîtrise de l'allemand demeure clairement un atout. «On sait d'emblée que l'on va facilement trouver un poste à une personne qui le parle, et que son âge n'entre même plus en ligne de compte (*ndlr: comme facteur disqualifiant*)», affirme Anne Donou, directrice pour la Suisse romande de l'agence de placement Von Rundstedt.

Les chiffres parlent d'eux-mêmes. «Dix personnes vont envoyer un CV pour un emploi où l'allemand est demandé, contre 300 si uniquement le français et l'anglais sont exigés», observe-t-elle. La langue de Goethe ouvre ainsi de nombreuses portes.

Les domaines d'activité concernés par cet état de fait sont nombreux: comptabilité, marketing, banques, délégués médicaux dans la pharma, tourisme: «Aussi bien les firmes romandes qui vendent en Suisse allemande que les entreprises alémaniques qui écoulent des produits en Romandie ont besoin de personnel qui parle allemand», souligne Anne Donou.

**Partenaires alémaniques**

Ce constat est partagé par le géant Nestlé. «Parler l'allemand, respectivement le suisse allemand, est définitivement un atout chez Nestlé Suisse, et un certain nombre de postes nécessitent sa maîtrise», répond Pascal Buchser, responsable des relations avec le personnel pour la Suisse de la multinationale basée à Vevey. Il précise qu'une grande partie de leurs partenaires et collaborateurs sont alémaniques pour ce qui a trait aux usines, à la recherche et aux ventes dans le pays.

Les postes de commerciaux sont directement concernés. «Le représentant d'une PME ou d'une multinationale aura besoin de l'allemand pour ses rapports avec ses fournisseurs, clients et partenaires, qui ne sont pas forcément basés en Suisse romande», détaille Anne Donou.

Coop est sur la même longueur d'onde. «Pour les collaboratrices et collaborateurs de la Suisse romande, l'allemand est surtout indispensable chez nous dans les domaines où il y a un contact régulier avec la clientèle en Suisse alémanique, par exemple dans la vente, le service ou le conseil», relève Thomas Ditzler, porte-parole du grand distributeur. Qui ajoute que pour les postes de formation et de gestion, la connaissance de l'allemand constitue aussi un atout, «tout comme dans de nombreux autres domaines».

**«Dix personnes vont envoyer un CV pour un emploi où l'allemand est demandé, contre 300 si uniquement le français et l'anglais sont exigés.»**

**Anne Donou** Directrice de l'agence de placement Von Rundstedt

De surcroît, la qualité des jobs auxquels les employés peuvent prétendre augmente avec l'allemand en poche. «Cela permet d'accéder à de meilleures opportunités et d'obtenir de meilleures rémunérations, confirme Anne Donou. Que ce soit dans les grandes banques, les multinationales, les assurances, les sociétés de conseil ou l'industrie, dont les sièges sont souvent basés en Suisse alémanique.» On parle parfois de 20% de salaire en plus.

De Bâle à Zurich en passant par Berne, la liste (non exhaustive) des entreprises est longue: Julius Baer, Zurich Insurance, SGS, Swiss Re, UBS, BNS, Novartis ou Roche, ABB, Unilever, CFF ou encore La Poste.

**Berne en allemand**

Les emplois dans l'Administration fédérale sont également concernés. «Ça me paraît essentiel de pouvoir comprendre la langue de l'autre à Berne», relève la directrice de l'agence de placement. Cela dit, l'allemand n'est pas forcément décisif partout. Un grand nombre de jobs en Suisse romande, que ce soit dans le commerce de détail, la fonction publique, le bâtiment ou de

bureaux ne l'exigent pas. «La part des offres d'emploi demandant l'allemand demeure assez faible, observe Anne Donou. Et la langue du travail dans les grandes entreprises est de plus en plus l'anglais.»

Sans surprise, la place de l'anglais est prépondérante au sein des multinationales. «Pour le groupe Nestlé dans son ensemble (*ndlr: usines, recherche, ventes dans le monde*), l'anglais a bien entendu une place prédominante pour la communication entre nos collaborateurs», indique Pascal Buchser.

Pour autant, l'allemand compte encore pour faire carrière en Suisse. «C'est une question structurelle, le poids économique de la Suisse alémanique représente plus de 60% de la croissance du pays», rappelle Anne Donou. Et si sa maîtrise n'est pas impérative, elle augmentera à coup sûr les opportunités pour grimper dans la hiérarchie d'une entreprise.

**L'IA ne va pas tout changer**

La technologie ne devrait pas tout bouleverser en la matière. «L'allemand aura toujours son importance en Suisse», souligne Pascal Buchser. Selon lui, si l'intelligence artificielle et les outils de traduction instantanée offrent de magnifiques opportunités, «ils ne remplacent pas l'authenticité des relations et la sensibilité culturelle que nous pouvons entretenir avec nos partenaires, nos consommatrices et nos consommateurs».

Le meilleur moyen de maîtriser l'allemand? Il ne faut pas se contenter d'un cours une fois que l'on a un poste dans le viseur ou que l'on se retrouve au chômage. «Seul un séjour prolongé en Allemagne, une année par exemple, augmentera vos chances d'employabilité», assure Anne Donou.

**Immersion utile après l'école**

Les parents peuvent y contribuer. «À l'école, on apprend la base, jauge-t-elle. Mais le niveau à la fin de la scolarité ne suffit pas pour décrocher un poste où l'allemand est demandé.» Avec le niveau de syntaxe et de grammaire atteint pendant la scolarité, l'experte estime qu'une immersion de six à douze mois dans un pays germanophone est nécessaire pour atteindre un très bon niveau.

Dans le monde du travail, les choses ne devraient guère changer à l'avenir. «La langue allemande continuera de jouer un rôle central pour réussir professionnellement en Suisse, en particulier en Suisse alémanique», souligne le porte-parole de Coop. Autrement dit, les professeurs d'allemand ne sont pas près de se retrouver au chômage.

**Nicolas Pinguely**

